

Bernard Schreier - Luc Trassoudaine

**LE CLAN
de
S.A.T.A.N.**

*A Luc TRASSOUDAINE,
qui n'a pas eu le temps d'achever ce polar que
nous avions commencé ensemble.
La mort fut plus rapide, mais il se venge en
survivant dans la mémoire de ses amis. B.S.*



LE CHOUCAS NOIR
ÉDITIONS DU CHOUCAS

CHAPITRE 1

L'été n'en finissait pas. L'après-midi, de lourds nuages s'étaient accumulés au-dessus du fleuve. L'orage allait enfin rafraîchir l'air épais qui pesait sur la ville. C'était l'heure crépusculaire. Le soleil avait lancé des flèches d'acier incandescent puis avait disparu derrière la colline, dans une dernière flambée. L'été s'accrochait aux cuisses bronzées des filles qui tэтаient leur clope à la sortie des snacks.

Chez lui c'était un signe qui ne trompait pas. Il sentait comme des décharges électriques lui traverser le corps, des courts-circuits. L'électricité de l'air le survoltait.

"Ça va craquer!" pensa-t-il en accélérant le pas en direction de sa Mercedes garée sur le bas port.

A cause du week-end, l'espace était étrangement vide. Bizarrement posé au milieu de la travée, un gros 4x4, moteur au ralenti, barrait le passage à une centaine de mètres du péage.

Il pensa à des amoureux, puis fouilla sa poche à la recherche de sa clef de contact.

Le Patrol avança légèrement, dégageant la sortie.

Confirmation : C'était sûrement des amoureux. Ils rangeaient leur voiture. Non. Erreur : Ils changeaient de place pour se mettre à l'abri des regards.

Il ouvrit sa portière, s'épongea le front, jeta un rapide coup d'œil à sa montre, puis sur le Rhône qui se traînait entre les péniches. Ce temps à coller les chemises le fatiguait.

Ce fut un crissement de pneus qui attira son attention. Que se passait-il?

Le 4x4 lui fonçait dessus comme un buffle chargeant un chasseur dans le Serengeti.

– Hé!... hurla-t-il.

Il eut le réflexe de se jeter à l'intérieur de sa voiture. La portière se fracassa sur ses jambes. Une seconde plus tôt le chauffard l'aurait épinglé comme un papillon. Sans comprendre il regarda ses deux membres fracturés et son sang qui giclait sur le goudron.

Des gens couraient vers lui. On lui parlait. Il retint un hurlement de douleur puis son corps se dilua dans le vide, comme de la poussière de néant.

Le commissaire Millet rentra chez lui abruti de fatigue par une journée d'investigations et de paperasseries administratives. Il eut le temps de pendre sa veste, d'embrasser Vienna, puis le téléphone sonna.

– C'est pour toi! fit-elle, après quelques secondes d'écoute. Pour des raisons de service on l'appelait habituellement sur son scanner, elle pensa donc que ce n'était pas important.

– Millet?

– Oui, qu'est-ce qui arrive?

Il avait reconnu la voix de Chautan, son collègue de permanence.

– Peut-être une tentative de meurtre. On est sur le coup mais on a déjà trois affaires de braquage sur les bras, tu serais sympa si tu pouvais me donner un coup de main, à charge de revanche bien sûr.

– D'accord, je te demanderai juste une voiture avec un chauffeur, si tu peux.

– Je crois que c'est dans le domaine du possible, il sera en bas de chez toi dans dix minutes, c'est un bon. Coutant. C'est son nom.

– Coutant, d'accord. Maintenant je t'écoute, c'est où?

Vienna tordait le nez.

– Sur le bas port du quai Claude Bernard, devant les universités. Le type, Robert Simon, a eu les deux jambes à moitié coupées par un 4x4. Transporté aux urgences à Edouard Herriot. Etat désespéré. Saigné à blanc.

– On l'a retrouvé ce 4x4?

– Ouais, il a fait un vrai cirque, éclaté la barrière du péage, cabossé des voitures en stationnement, il a semé la pagaille dans tout le

secteur avant de s'écraser contre l'angle d'un immeuble rue Pasteur. Le type a réussi à prendre la fuite. On cherche le nom du proprio, dès que je l'ai je te téléphone.

– Emporte au moins un sandwich, ajouta Vienna.

– Tu m'en fais un au fromage et un au jambon si tu en as, en attendant j'appelle Poulenard, parce que je crois que Marziano est de sortie.

Marziano était bien de sortie, mais Poulenard était chez lui. Il passerait le prendre en cas de besoin. L'affaire allait être vite réglée. Constatations, délit de fuite, la Sûreté Urbaine s'occuperait de la suite de l'enquête.

Il entendait Vienna couper le pain.

Le temps d'enfiler sa veste, elle était devant lui avec toute la tristesse du monde dans ses grands yeux noirs. Il l'entoura de ses bras, la serra un long moment, caressa ses cheveux puis empocha les sandwiches qu'elle avait enveloppés dans du papier alu.

– Prends ton parapluie, dit-elle.

– Oui... t'inquiète pas, j'en ai pas pour longtemps!

Elle ne le crut pas, ouvrit la porte et lui laissa le passage.

– Métier de con! grogna-t-il en s'engouffrant dans l'ascenseur.

Robert Simon ne s'était pas trompé : ça craquait. Un éclair gigantesque se planta sur la colline de Fourvière. Le tonnerre claqua comme une bombe, roula jusque dans les traboules de la vieille ville, puis une pluie torrentielle inonda le pare-brise de la voiture de police qui traversait le pont de la Guillotière. Vienna avait raison, la soirée prenait l'eau.

– Bientôt les vacances? demanda le commissaire au chauffeur.

– C'est fini. J'ai repris lundi, juste après l'ouverture de la chasse.

– Ah... Vous êtes chasseur?

– Oui, je chasse dans la Dombes.

Le bip bip de la radio de bord se mêla au bruit de la pluie qui frappait la voiture comme une volée de cailloux.

– Millet, j'écoute.

– C'est Chautan. Tu peux laisser tomber le quai Claude Bernard, mes gars ont fait le boulot. J'ai l'adresse du proprio du Patrol, si tu

pouvais y aller ça m'arrangerait bien, mais fais gaffe c'est peut-être un dangereux.

– T'en fais pas on a ce qu'il faut pour le calmer.

Il nota l'adresse sur son calepin.

– Un chasseur c'est toujours un bon tireur! reprit-il.

– Je me débrouille pas mal! assura le chauffeur, pour les faisans je suis imbattable.

L'immeuble était situé rue Bechevelin, à l'angle de la rue Montesquieu et l'appartement au quatrième étage. Il était presque vingt et une heures lorsqu'ils frappèrent à la porte d'Antonio Montégro, propriétaire du Patrol.

– Qui est-ce? demanda une femme.

– La police.

A travers la porte ils percevaient la voix de Roger Hanin, le commissaire Navarro.

Les deux policiers étaient sur leur garde, prêts à dégainer leur arme de service.

– Quoi la police?

Maintenant c'était une voix d'homme.

– Ouvrez Monsieur Montégro, nous ne sommes là que pour une vérification.

Millet avait sorti sa carte. Antonio Montégro l'observa à travers le judas, puis se décida à ouvrir.

– Qu'est-ce que ça veut dire? grogna-t-il, l'air hargneux. On ne dérange pas les honnêtes gens à ces heures. Il y a des lois, je vais vous apprendre à les connaître moi, bande de flics à la con.

Relativement jeune, en maillot de corps, sombre et bouillant comme un andalou, l'homme semblait ne pas apprécier du tout cette intrusion qui le privait de son film.

Le commissaire ne lui laissa pas le temps d'en rajouter.

– Nous enquêtons sur une tentative de meurtre. Votre véhicule a été l'instrument de cette tentative.

– Mon Patrol?

Entre deux coups de tonnerre des éclairs flashaient la vitre qui ruisselait.

Au fond de la pièce, un petit garçon s'était mis à pleurer, effrayé, le visage blotti contre les jambes de sa mère.

– Monsieur Montégro, on a voulu écraser un homme! Dois-je vous rappeler le danger qu'il y a d'être mêlé à un crime?

Le commissaire parlait de ce ton étonnement calme dont ses collègues savaient toute la menace.

– Je suis poli, ajouta-t-il, vous ne l'êtes pas. J'ai des égards pour votre épouse et votre enfant, pas pour vous. Dites-moi où vous vous trouviez avant vingt heures?

– Fais-les entrer, marmonna la femme.

Montégro s'effaça. Ils avancèrent de quelques mètres.

– Il était ici, reprit-elle en baissant la télé, il n'a pas bougé.

– Où était garé le 4x4?

– Rue Bechevelin, comme d'habitude, répondit-il, calmé devant l'accusation de meurtre que lui avait signifié le commissaire, on me l'aura volé, ça sera pas la première fois.

– Veuillez nous montrer les clefs et les papiers du véhicule!

Comme mû par un ressort Montégro pivota sur lui-même et entra dans la pièce à côté.

Les deux policiers portèrent instinctivement la main à leur holster.

– J'ai dû les perdre! bredouilla-t-il en fouillant une veste qu'il ramenait de la chambre.

– Comme par hasard!

Coutant ne le lâchait pas des yeux, prêt à bondir.

– Non! reprit Montégro, l'air navré. J'les ai plus.

– Je viens d'expliquer la situation. Elle est grave.

Le commissaire s'adressait à la femme.

– Votre mari ment, nous allons l'emmener. Je le regrette pour vous et votre fils.

– Tonio! gémit-elle, en pleurant contre sa poitrine.

Il la serra tendrement en fermant les yeux.

Coutant avait dégagé les menottes de sa ceinture.

Millet le consulta du regard, puis observa l'enfant qui pleurait.

– Je l'ai prêté à mon frère pour une balade cet après-midi! lâcha l'homme. Il devait me le ramener.

- C'est nous qui l'avons ramené, avec une grosse bosse à l'avant.
Ce disant le commissaire sortit son calepin.
- Nom et adresse du frère?
- Roland Montégro, murmura la femme. Il habite Sainte-Foy-Lès-Lyon, soixante-quatre rue Professeur Benoit.

La pluie battait le pavé que baignait la lumière des réverbères de reflets sinistres. Poulenard, un imperméable jeté sur les épaules attendait sur le pas de sa porte. Vers l'ouest quelques éclairs déchiraient encore le ciel, mais l'orage était passé. La voiture stoppa devant lui. Il s'installa rapidement à l'arrière, l'air renfrogné.

Pas de gyrophare ni de klaxon deux tons, avait ordonné le commissaire. Effet de surprise.

– Fromage ou jambon? demanda-t-il en sortant les sandwiches de sa poche.

Coutant avait dîné, mais Poulenard était passé devant le buffet.

– Métier de con! grogna-t-il en mordant dans le pain.

Cet aphorisme passe-partout avait au moins l'avantage d'énoncer clairement l'état d'esprit du lieutenant.

Coutant avait allumé la lumière intérieure pour consulter le plan du quartier.

– On y est bientôt! assura-t-il, c'est dans le nouveau lotissement, après le terrain de foot.

– Je m'en souviendrai de ce seize septembre! grogna Poulenard, la bouche pleine.

– Va pas t'étouffer! marmonna Millet. On a besoin de toi.

– Ça doit être cette baraque!

Coutant avait éteint ses phares et roulait très lentement dans le chemin transformé en bourbier.

Deux fenêtres éclairées perçaient la nuit au bout d'un terrain défoncé.

Il stoppa à l'entrée des travaux.

– Doucement, pas de bruit! souffla Poulenard. J'espère qu'il n'y a pas de chien.

Ils descendirent silencieusement du véhicule.

Il y avait bien un chien qui aboyait, mais au loin.

– T'as raison, c'est bien un métier de con! reprit le commissaire qui sentait ses chaussures s'enfoncer dans la boue.

Il savait que son lieutenant aimait néanmoins ce genre de travail. "La traque" comme il disait souvent. Coutant ne devait pas détester non plus cette chasse aux faisans version série noire.

– Je vais voir! annonça-t-il.

– Prends ton flingue! ajouta Millet, te fais pas repérer, on reste là.

La pluie lui dégoulinait dans le dos. Lui aussi il s'en souviendrait de ce seize septembre. Sacrée soirée! Il ne pouvait pas tenir un parapluie d'une main et un automatique de l'autre.

Coutant revenait. Ils entendaient le bruit de ventouse de ses chaussures.

– Ils sont quatre, deux femmes et deux hommes. Ils regardent Navarro à la télé.

– Eux aussi? s'étonna Poulénard.

– Les polars ça a un succès fou mon vieux!

– Ouais, je crois que c'est ça!

– Coutant, tu restes dehors, contre la vitre, tu mates tout sans te faire repérer. Si ça tourne mal, tu fais au mieux. . . tu peux aussi réclamer de l'aide avec la radio de la voiture. . . OK?

– Affirmatif.

– Allons-y.

Millet passa devant, ouvrit la porte et entra, l'arme au poing.

– Police. On ne bouge plus. Les mains en l'air, ordonna-t-il. Commissaire Millet de la Police Judiciaire, voilà ma carte.

Pour un effet de surprise ce fut un effet de surprise.

Les huit yeux, ronds comme des soucoupes passèrent instantanément du pistolet à la carte bleu blanc rouge.

Poulénard surveillait les mains.

– Levez, levez, fit-il, plus haut.

– Roland Montégro, c'est lequel?

Un des hommes, le visage émacié barré d'une fine moustache fit un signe de la tête.

– Vous êtes en état d'arrestation. Tentative de meurtre contre Robert Simon. . . je continue?

– Tentative? . . . mais il est pas mort ce fumier?

– Il l'est sans doute à l'heure qu'il est.

Le type n'avait pas l'air d'une mauviette. Millet savait que Poulénard le couvrait, mais il continuait à braquer son arme sur l'assistance.

– Eteignez la télévision! dit-il.

Navarro disparut de l'écran. Un silence épais s'installa.

– Mon Dieu! murmura une des deux femmes, les poings serrés sur son visage.

Poulénard resta silencieux.

– Les raisons de cette tentative de meurtre, peut-on savoir? lança le commissaire.

– Robert Simon, c'est l'ordure qui a construit cette maison pour mon amie et moi.

Poulénard essayait de distinguer Coutant derrière la fenêtre, mais il ne voyait que la pluie qui cinglait les carreaux.

– Nous nous sommes arraché les tripes pour la payer, grinça Montégro en jetant un regard en biais vers la femme qui se cachait le visage... je peux baisser les bras?

– Mains sur la tête! accorda le commissaire.

– Des dettes à rembourser, des prêts, reprit-il. C'est pas une baraque c'est une arnaque. Des trucs pètent les uns après les autres: le toit, les conduites d'eau, y a des fissures partout. J'ai écrit peut-être vingt fois, pas de réponse.

– Il existe des tribunaux! objecta Millet.

– J'ai plaidé. Perdu. J'ai fait appel. Je viens de perdre. L'avocat, je voulais le bousiller, ce fumier.

– Continuez?

– Je me suis dit qu'avec tous ces mecs qui trucident et qu'on retrouve pas ça en ferait un de plus. Quelle connerie. Vous voulez que je vous montre les papiers du procès? ils sont là dans le tiroir.

– Oui, on les mettra dans le dossier.

La tension s'était relâchée.

Montégro ouvrit le tiroir.

– Vous pouvez baisser les bras, mais restez assis! précisa Poulénard.

– Passe-lui les menottes, ajouta le commissaire.

C'est juste à l'instant où il rangeait son arme pour prendre les bracelets de police que Montégro fit volte-face, un Walther 22 long rifle à la main.

– Je n'irai pas en prison, j'y retournerai pas! hurla-t-il, comme pris d'une soudaine crise de démence.

– C'est ça les papiers du procès? ironisa Millet en jetant un œil sombre sur l'arme. Vous avez vraiment le chic pour vous mettre dans des situations pas possibles.

Poulenard s'apprêtait à bondir.

– Laisse! murmura le commissaire à l'adresse de son lieutenant.

– Je veux une grosse bagnole, un million de francs, c'est le prix de cette maison pourrie... ajouta Montégro, la voix cassée.

– Arrêtez! fit Millet. C'est trop, prenez vos trois amis en otage pendant que vous y êtes. Allez, je range mon arme, vous posez la vôtre sur la table, mais dépêchez-vous, vous êtes dans la ligne de mire de nos collègues de l'extérieur.

– Y a personne à l'extérieur!

La détonation qui suivit fracassa la vitre jetant une poussière de pluie. Les deux femmes hurlèrent. Poulenard sauta sur Montégro qui gueulait comme un sourd, le bras déchiqueté par la balle que Coutant lui avait logé dans le biceps. Plaqué au sol, il lui ramena sans ménagement les bras dans le dos pour lui passer les menottes.

Coutant qui était entré tenait les trois invités en respect.

– Il pisse le sang! constata-t-il.

– Trouvez un garrot, vite, un bout de corde, une cravate, dépêchez-vous si vous voulez pas qu'il se saigne! lança Millet à l'adresse de l'amie de Montégro qui se mordait les poings.

Poulenard avait déjà pris sa ceinture.

Coutant suivit la femme dans la chambre. Elle revenait avec une cravate.

Millet appelait la permanence sur son portatif.

Montégro gémissait, face contre terre pendant que Poulenard serrait le garrot au-dessus du biceps.

– Le SAMU sera là dans quelques minutes dit-il. Puis se tournant vers Coutant il ajouta : C'est vrai que vous devez être bon pour le faisant. Ça, ça mérite de l'avancement, jeune homme.

CHAPITRE 2

Trois cents mètres de maisons dans une grande rue profonde et calme comme une allée de cimetière. Des remises et des granges alignées au cordeau de chaque côté, avec un boulanger épaulé au café-tabac, un boucher et une quincaillerie-bazar pour faire bonne mesure. Saint-Rémy, petit village sur les hauteurs des Monts d'Or, exhibe aussi ses cours et ses tracteurs et, à l'occasion, ses habitants, plus particulièrement le dimanche matin une fois tous les quinze jours, à la sortie de la messe. En ce troisième mardi de septembre, par une splendide journée, le village se préparait à la pause déjeuner. Rues désertes chauffées par un soleil encore ardent, fenêtres closes, chats dans le foin chassant les dernières hirondelles. "Chez Brunerie" l'ambiance était celle de tous les jours, odeur d'anis et de tabac brun. Le patron n'avait jamais voulu vendre ses tables à des antiquaires pour acheter du formica. Devant le zinc, le plancher était tellement usé que les lattes pliaient sous le poids des consommateurs.

Le grand Antoine posa sa faux entre deux vélos, contre le mur, quitta sa casquette, siffla son chien et poussa la porte.

– Salut! lança-t-il à la ronde.

– Salut Antoine.

Brigand, son pointer, lui passa entre les jambes content de pouvoir renifler tout ce monde qu'il connaissait bien.

– J'ai vu que la bagnole était toujours là! lança-t-il aussitôt, comme pour se débarrasser de quelque chose qui le contrariait. M'est avis qu'on devrait prévenir les gendarmes.

– C'est pas une voiture volée! rectifia le patron, c'est celle du coureur en VTT.

– Ouais je sais. Je pense plutôt à un accident. Il passe par des chemins où nous n'allons même plus.

Aux tables les autres marquèrent leur accord en hochant la tête.
– Même les chasseurs n'y vont pas! reprit l'un d'eux, aussi ventru qu'une barrique. Elle est là depuis trois jours. Ça en fait des coups de pédale.

De table en table chacun y alla de son commentaire : Z'ont qu'à aller se balader ailleurs!... Les Lyonnais ils se croient tout permis!... Pas la peine d'avoir une bagnole comme ça et de faire du vélo!... Ça empêche pas que ça peut être une voiture volée!...

Le patron laissa passer le temps des réflexions, passa la main sur son crâne, puis attrapa la bouteille de Ricard.

– D'accord! clama-t-il, je vais appeler les gendarmes. Donnez-moi deux minutes.

Il servit rapidement les apéros et le vin blanc, prit le temps de glisser la bouteille dans la poche ventrale de son tablier, consulta l'annuaire puis décrocha le combiné.

Tous les regards étaient fixés sur lui. On aurait soudain entendu voler un porte-monnaie.

– La gendarmerie de Neuville?... je suis le café Brunerie de Saint-Rémy aux Monts d'Or. Je vous appelle au sujet d'une BMW abandonnée ici depuis trois jours.

Même Brigand tendait l'oreille, la tête inclinée de côté.

– Depuis samedi! reprit-il... Ah, le numéro... attendez... Antoine, d'un coup de vélo tu pourrais pas aller relever le numéro de la BM?

– J'y vais, j'en ai pour une minute.

– Coupez pas! ajouta le patron, quelqu'un va voir. Ils cherchent un Joseph Cohen, annonça-t-il à l'assistance l'écouteur collé contre sa poitrine, c'est son nom.

– Pour ce qui est de Joseph je sais, j'ai discuté avec lui! assura le cantonnier, son béret vissé jusqu'aux yeux, pour le reste j'en sais rien.

– C'est bien un Joseph, annonça le patron.

Aux questions des gendarmes il haussait les épaules.

– On le connaît sans le connaître! reprit-il. Il achète du pain de campagne, du boudin, des bricoles. On cause du temps qu'il fait, du marché commun, on le blague. "Venez l'été dans les champs avec nous, l'exercice ne manque pas et c'est biologique". Il rigole,

il est pas fier. Il paie le verre à la compagnie, pour ça non plus il est pas chien. Il repart vers les dix heures et demie. . . Coupez pas, le renseignement arrive.

Antoine venait d'entrer, le souffle court et la casquette à l'envers. Il tendit un papier.

– BMW numéro 4191 TJ 69, annonça le père Brunerie après avoir chaussé ses lunettes.

– Affirmatif. C'est bien ça, confirma le gendarme.

– Putain c'est lui! lança-t-il à la cantonade. . . Antoine, t'es bien sûr qu'il est pas dedans? C'est le brigadier qui me demande.

Antoine secoua la tête.

– Non brigadier, il n'est pas à l'intérieur. . . elle est remise à main droite, à l'entrée quand on arrive par en bas. A tout à l'heure, on est à votre disposition.

– Ben merde! grogna le gros comme une barrique.

Le patron raccrocha le combiné en soupirant, se versa un grand canon, vida son verre d'un coup, puis essuya sa moustache du bout des doigts.

– Pétard, si j'avais su! reprit-il, soudain attendri. Ils le recherchent depuis dimanche. De mon idée, au fond de moi, je l'ai cru parti avec une jeunesse dans son auto à elle. Je voulais pas casser son coup en le cornant aux quatre coins, où c'est donc qu'il est ce pauvre garçon?

Il demeura silencieux quelques instants puis se décida.

– Tiens, allez, je paie ma tournée!

Même les durs d'oreilles posèrent leur verre. Les regards se croisèrent, déconcertés.

Antoine tourna sa casquette du bon côté.

– Une tournée? murmura-t-il. On va la boire à la santé du patron. Allez les gars, faut savoir apprécier les bonnes choses, surtout quand elles sont rares!

Comme il en était ainsi des tournées du tenancier de cet estaminet, chacun dégusta son apéro en cogitant sur la disparition du cycliste.

Deux heures plus tard, à Lyon, un gendarme de la Brigade des Recherches interrogeait Cécile, l'épouse du disparu : Joseph

Cohen, trente-sept ans, avocat d'affaires, connu et apprécié pour son talent semblait-il.

Quai Saint-Vincent, en bordure de Saône, l'appartement était vaste, moderne, avec des touches plus sévères de meubles anciens. Un piano droit garnissait l'angle près de la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un long balcon étroit à rambarde de fer forgé.

Cécile Cohen, une tête de poupée montée sur un corps mince, vingt-cinq ans, ne savait rien. Assise du bout des fesses sur un fauteuil Louis XVI, les mains sur les genoux, elle répondait comme une petite fille sage.

– Samedi, il est parti comme d'habitude, assez tôt, il n'est pas rentré. C'est tout. Le soir nous devions assister à la première de Carolyn Carlson, à la Maison de la Danse.

– Pas de coup de téléphone?

– Non.

– Voulez-vous... vous désirez un café, il est prêt, un whisky, quelque chose d'autre? demanda-t-elle, un sourire triste accroché à ses lèvres.

– Non merci... au fait, tout bien réfléchi, si, un café s'il vous plaît.

Ce café providentiel lui accordait un délai.

Le café servi, il en but une gorgée, puis posa la tasse sur la table basse.

Elle patientait, immobile.

– Pas de dispute avant? demanda-t-il soudain.

Elle le dévisagea, un peu blessée.

– Non.

– Vous n'imaginez pas de raison?

– Quelle raison?

Il hésita.

– Comme un départ volontaire, une fugue? Nous sommes obligés d'envisager...

Il se tut.

Le visage baissé, elle pleurait sans bruit. Il la devina, tragiquement désespérée, chercha des mots de réconfort, de consolation, mais n'en trouva ni d'assez forts ni d'assez justes. Il ne pouvait pas revenir en arrière. C'est une chose que d'interroger un truand, et

c'en est une autre que de parler trahison avec une femme abandonnée, pensa-t-il.

Elle secoua lentement la tête, tira un mouchoir de son corsage et se sécha les yeux. Son visage sembla calme.

– Je suis navré, dit-il.

– Je n'imagine rien, reprit-elle. Nous étions mariés depuis deux ans. Nous nous aimions et j'attends un bébé.

Il prit congé, les mains désespérément vides.

A la même heure, la voiture de la gendarmerie stoppait devant celle de Cohen. Le concessionnaire BMW de Neuville sur Saône, mobilisé par la maréchaussée était aussi présent, ainsi que de nombreux habitants de Saint-Rémy venus assister à l'opération d'ouverture des portes.

Le ou les systèmes électroniques étant réputés inviolables, l'homme de l'art, malgré les conseils des uns et des autres, dut se résoudre à casser la vitre avant gauche pour entrer dans le véhicule.

Sur le siège arrière, une carte de la région, dépliée, indiquait cinq itinéraires balisés au crayon rouge. Le coffre contenait un survêtement, des chaussures de jogging et le matériel habituel utilisé pour changer une roue. Rien de macabre, aucune indication, pas d'arme dans la boîte à gants, de quoi décevoir les autochtones dont le plus grand nombre prit aussitôt la direction du café suivi par les gendarmes.

Le repérage des sentiers de traverse s'accomplit dans un grand tumulte. Les avis divergeaient sur les limites des champs, des prés, des taillis et des ravins.

– On se croirait à une soirée du conseil municipal quand il a voté le plan d'occupation des sols! lança le patron en rigolant et en servant les gnômes.

Après trois marcs égrappés l'assemblée fut d'accord pour se diviser en cinq groupes et partir à la découverte des pistes, à bicyclette, en tracteur, en voiture, à pied.

Du haut des talus, les gendarmes mesurèrent l'étendue de

l'espace. Les patrouilles s'éparpillèrent. Sans les chiens les recherches allaient être difficiles. Tout ça ressemblait plus à une chasse aux champignons qu'à une battue organisée.

Le soleil donnait de joyeuses bourrades aux épaules et caressait les chaumes dorés des maïs. L'air sentait la bonne terre grasse. Ça n'était vraiment pas une journée à découvrir un cadavre.

Lorsque Brigand stoppa net devant un roncier, en contrebas d'un chemin défoncé, Antoine pensa qu'il avait levé un garenne ou un faisant.

– Hé ben! fit-il.

Brigand en arrêt, la queue droite et le museau pointé en avant, resta immobile quelques secondes.

– Qu'est-ce qu'il y a le chien?

Brigand s'était tourné vers son maître.

– Il est peut-être là-dedans! pensa tout haut le garde champêtre qui venait d'arriver, la casquette à la main, remplie de rosés des prés.

– Essaie voir de rentrer un peu dans ce roncier avec tes bottes!

Brigand, qui s'était déjà piqué la truffe, restait à l'écart.

Le garde posa sa casquette par terre, descendit le talus, puis s'enfonça d'un bon mètre dans les ronces.

Le pointer aboyait, lançait des cris aigus.

– Je l'ai jamais entendu gueuler comme ça, doit y avoir quelque chose! déclara son maître.

Le garde s'enfonçait tout doucement dans le roncier.

– Pas la peine d'aller plus loin! annonça-t-il au bout de quelques secondes, il y a une trouée, je vois un genou plein de sang, là-bas au milieu, mais je peux pas aller plus loin.

Le gros comme une barrique arrivait, poussant son ventre en avant, avec deux jeunes, leur bicyclette à la main. Il avait tout entendu.

– Allez chercher les gendarmes! ordonna-t-il d'une voix grasse. Qu'ils amènent des faux, des pioches, des cordes et des sécateurs. Dites-leur qu'on l'a trouvé. Le plus près c'est qu'ils viennent par la route d'en bas, comme ça, on le tirera au lieu de le monter.

Les curieux se rapprochaient.

– Et le vélo? demanda Antoine au garde, t'as pas vu le vélo?

– Non, mais pour bien voir faut tout couper.

A présent tout le monde était là. Même le garagiste. Manquait que le patron qui ne quittait jamais son bar.

– Va chercher ton tracteur! demanda le gros au père Grison qui venait juste d'arriver.

Les gens se groupaient en arc de cercle autour du roncier.

Les gendarmes qui avaient laissé leur voiture sur la route du bas pointaient leur képi. Les deux jeunes les suivaient avec le matériel chargé sur leur vélo.

Les faux, les sécateurs, les couteaux de poche entrèrent aussitôt en action. Les vieux tiraient les ronces coupées à leur racine.

Le père Grison arrivait à travers champs, une charrette attelée à son tracteur.

Peu à peu le corps du cycliste se dégageait.

Un des gendarmes était retourné à la voiture passer un message à l'adjudant-chef. On ne déplacerait pas le cadavre sans l'ordre des supérieurs.

Les curieux s'étaient rapprochés peu à peu. Le roncier était presque entièrement éventré. Brigand hurlait à la mort. Le gros était au bord de l'apoplexie.

Le vélo était là, à deux mètres de la victime, les roues en huit, le cadre tordu, le guidon cassé. La selle, sans doute arrachée, avait disparu.

– On ne touche à rien! ordonnèrent les gendarmes. Reculez, reculez, tout le monde sur le chemin.

Antoine avait bien regardé le cadavre de Cohen.

– J'ai jamais vu de type si esquinaté! disait-il. Deux jambes cassées, retournées dans l'autre sens, le bassin tout écrasé, plat comme un matefait, deux côtes sorties du thorax, la moitié de la tête en moins, l'a dû s'attaquer à un bulldozer!...

Les gendarmes aussi avaient examiné la victime.

L'un d'eux notait pour mémoire sur un petit calepin. "Face aplatie, nez et dents cassées, lèvres écrasées et traces de pneus sur ce qui reste du visage. Sans aucun doute, une bagnole lui a roulé sur la gueule".

– Tu penses comme moi? souffla-t-il à son collègue.

– Je pense qu’une voiture l’a heurté violemment par derrière. Sans doute volontairement puisque sur la route d’en-bas il n’y a aucune trace de freinage. Après il lui a simplement roulé sur la tête pour s’assurer qu’il était bien mort.

CHAPITRE 3

Le commissaire Millet avait mal dormi, s’était levé tôt et de mauvais poil. A tous les coups ces trucs d’insomnie lui gâchaient la vie. Il consommait le sommeil sans modération. Le moindre manquement le laissait vide avec un sentiment d’inachevé, de frustration et le foutait dans un pétard du diable. Depuis son retour de vacance les résultats étaient nuls ou presque, pas de quoi pavoiser.

Vienna, ces jours, soufflait en poupe un grand vent de silence, préparait ses plats préférés, faisait son possible pour maintenir le moral de son époux au plus haut. Ne pas poser de questions, garder sourire et bonne humeur, tels étaient aussi les remèdes qu’elle lui administrait. A chaque fois, il guérissait.

Elle lui avait préparé son bol hier soir, avec un sucre. Le matin il n’avait plus qu’à brancher la cafetière électrique.

Il avait dépassé la cinquantaine depuis une paire d’années et si ce n’était la couleur poivre et sel de ses cheveux épais, il aurait facilement paru dix ans de moins malgré son visage buriné, creusé de petites rides autour des lèvres. Des yeux clairs, un nez droit et un sourire en porcelaine de luxe lui donnaient un peu l’air d’un shérif du Far West veillant à maintenir l’ordre d’une ville frontière.

Paternaliste, souvent copain, il dirigeait la Brigade de Répression et d’Intervention avec de loin en loin quelques éclats, histoire de remuer un des wagons à la traîne sur une voie de garage. Sportif, il l’avait été, il l’était encore, même si l’effort lui coûtait de plus en plus. Il savait joindre l’utile à l’agréable. Entre le ski, la

natation et la bicyclette, ses muscles et ses réflexes restaient vifs. C'était aussi un excellent tireur. On lui connaissait deux passions : sa femme, Vienna, pareille à la capitale d'où elle tirait son nom, et son métier. A part son penchant pour les mâchons à la pause du matin, ses tentations, ses envies, il les gardait à l'abri dans son jardin secret. Exemple : un goût pour les auteurs et compositeurs romantiques.

Une perle sa Vienna. Elle dormait encore, il ne la réveillerait pas. Vers dix heures il téléphonerait à la banque où elle travaillait, juste pour entendre sa voix. Ça le stimulait.

Hier après-midi le juge Rigot avait dessaisi la gendarmerie de l'affaire Cohen pour la confier à la BRI de la Police Judiciaire de Lyon.

Millet avait aussitôt lancé ses limiers sur le terrain. En fin de journée tous rapportaient les mêmes conclusions : quelques histoires de mœurs avec des mineurs, avec ça et là quelques opérations douteuses, mais malgré tout, l'entreprise de Robert Simon semblait saine, avec une trésorerie solide, des commandes à moyen et long terme, du répondant. C'était un patron discoureur, teigneux, colérique, procédurier. "Un requin" jugeaient les médisants. "Il signe un contrat avec vous et ouvre en attente un dossier litige et contentieux". Un maniaque des tribunaux. Un homme en cuirasse trouvant dans ces ferraillements d'épée le fondement de sa vie.

Sur le lotissement de Sainte-Foy-Lès-Lyon, il assumait jusqu'à la veille deux autres procès outre celui de Montégro. Sur les contrats ses clients ne lisaient pas toujours les clauses en minuscule qu'on croit insignifiantes. Son avocat, Joseph Cohen, avait su traduire des actes capitaux en petites lettres et en faire des chevaux de frise difficiles à franchir devant un tribunal par un plaignant armé de sa seule bonne foi.

Simon et Cohen étaient morts. Beaucoup de gens souhaitaient les voir là où ils sont! avait conclu le commissaire.

Le petit Laurent avait enquêté du côté de la Chambre Professionnelle. Il n'y était pas en état de sainteté. Elle redoutait ses scandales pouvant lui causer du tort. L'homme par qui le scandale arriverait. Il était arrivé.

La Presse n'était pas tendre, elle manquait de détails, mais les journalistes d'investigation étaient sur le coup. Ils auraient du nouveau d'ici peu.

Le Contrôleur Général voulait des résultats et pressait le divisionnaire, qui pressait le commissaire Millet. C'était la chronologie habituelle.

Millet arriva en retard au bureau après un détour par la Brigade Financière. Son équipe l'attendait, sur le pied de guerre et au grand complet.

– Hé bien mes poulets c'est le merdier, dit-il en se pinçant le nez. A moins de décrocher le loto, ça va pas être du facile. Tout de suite, je vais aller avec Marziano prévenir Madame Cohen, ce qui n'est pas comme vous le savez, un des privilèges les plus exaltants du métier. Marziano, bigophone à cette pauvre dame pour vérifier qu'elle est là, mais vas-y mollo. Du tact, raconte pas trop. Toi, Poulenard, prends le petit Laurent sous le bras, il n'a pas l'air à l'aise dans l'affaire de l'imprimeur. Il y a aussi le braquage de Grenoble, deux morts dont un flic, on a reçu une note, j'ai mis Pédrini sur le coup. Les pèlerins seraient du coin, brassez les archives. Pour le reste tu sais où je suis. Je vous préviens encore, ne vous séparez pas de votre arme, et soyez extrêmement prudents pour les contrôles, les mecs ont la gâchette facile, autant tirer les premiers.

– Elle nous attend! assura Marziano qui venait d'appeler Madame Cohen.

– T'en a pas trop dit? lui lança le commissaire en même temps qu'un regard soupçonneux.

– J'en ai pas eu l'occasion. L'arrivée de la Criminelle n'est pas celle du Père Noël. Difficile d'expliquer qu'on vient proposer des calendriers pour la mutuelle.

– C'est juste. Encore une chose, la femme de Montégro vient cet après-midi. Dites-lui que son avocat la mettra en contact avec une assistante sociale. Elle n'arrivera pas à se dépatouiller toute seule. Vous m'en reparlerez. Allez, en route camarade.

Quai Saint-Vincent, force fut aux forces de police de constater que les places de stationnement étaient prises d'assaut. Une solution, le parking. Marziano déposa donc son patron devant la

porte de la victime. Il le rejoindrait dans quelques minutes.

Sitôt la porte ouverte Cécile Cohen s'accrocha des deux mains au bras du commissaire.

– Il est mort n'est-ce pas?

Il la regarda quelques secondes, silencieux, puis hocha la tête. Sans dire un mot elle lâcha prise, le précéda dans le salon, s'effondra sur le canapé les mains sur les genoux.

– Je le savais! murmura-t-elle, je le sentais dans mon ventre. C'est curieux que nos certitudes viennent comme ça.

Après un silence elle questionna d'une voix lasse.

– Comment est-il mort?

– Un accident, mentit le commissaire. Une voiture l'a renversé.

– On sait qui?

– Elle a filé.

– Il a souffert?

– Non.

– Dieu soit remercié.

Depuis un moment elle gardait les yeux fixés sur une aquarelle accrochée au fond de la pièce.

– Je vous parais trop calme sans doute! articula-t-elle soudain d'une voix nette, pas désespérée comme je devrais. Je l'ai été. Toutes mes larmes sont perdues, mes prières aussi.

– Donnez-moi le nom de votre docteur de famille.

– Je n'ai pas besoin de docteur. Je veux rester seule à présent.

– C'est pour notre enquête, mentit-il encore. Nous devons lui communiquer certaines conclusions.

– Alain Deschanel. Vous le trouverez dans le répertoire, près du téléphone, sur un guéridon dans la pièce à côté.

Elle sursauta. Quelqu'un sonnait à la porte d'entrée.

– Sûrement mon adjoint! murmura le commissaire.

Dans le hall de l'appartement il le prit aussitôt à part.

– Dans cette pièce-là tu vas trouver le turlu, le répertoire est à côté. Appelle vite le docteur Alain Deschanel, c'est son médecin traitant. Tu lui dis pourquoi on est là et qu'il rapplique dare-dare. Elle est trop tranquille, je suis sûr qu'elle nous prépare une crise. Elle va s'effondrer. Note aussi les numéros des amis, des parents, etc. vu?

– Vu!

Cécile Cohen n'avait pas bougé. C'est ce que le commissaire constata à son retour. Elle fixait toujours l'aquarelle, posée sur son fauteuil comme un paquet qui attend qu'on l'ouvre.

– Vous désirez me poser d'autres questions? demanda-t-elle.

Sa voix avait complètement changé. On aurait dit le crissement d'une craie sur un tableau noir.

– Qui connaissait son goût pour le VTT?

– Tout le monde. Il essayait toujours d'entraîner quelqu'un. Entre nous on l'appelait le cycliste fou.

– Donc tout le monde savait le jour, le lieu, les chemins, les horaires?

– Il n'en faisait pas un mystère. Il passait même des films vidéo pour montrer le décor.

– Des ennemis?

– Que je connaisse? Non. Que des amis, particulièrement ceux du CLAN.

– Les amis du CLAN!... et de quel clan?

– Nous sommes une soixantaine, du même milieu, une trentaine de couples. Nous vivons ensemble nos loisirs, nos rencontres.

Pour la première fois il avait l'impression de tenir quelque chose.

– Des clients mécontents? reprit-il, ignorant volontairement l'intérêt de cette découverte.

– Il plaidait au pénal. Avec beaucoup de talent... J'ai fait moi-même du droit, je le sais.

De la porte Marziano faisait des signes.

– Votre assistant veut vous parler! dit-elle.

En s'approchant il pensa qu'il avait oublié de téléphoner à Vienna.

– Le médecin arrive! souffla Marziano. Il allait terminer son cabinet. La sœur de Madame Cohen arrive aussi. A tout de suite, je repars en consultation j'en suis à la lettre "M". C'est un vrai bottin mondain ces gens-là.

– Tu devrais trouver une liste d'amis, une soixantaine. Ils font partie d'un clan. Recopie-la.

– Un clan! . . . d'accord.

Revenu près de Cécile Cohen, Paul Millet lui proposa un verre d'eau. Elle le dévisagea en souriant, puis s'allongea sur le canapé.

– Non, un whisky sec avec vous. Tout est là. Les glaçons à la cuisine. Je manque à mes devoirs, mais je suis si lasse.

Sa voix était devenue comme un filet de vinaigre.

"Voilà la crise" pensa-t-il en servant l'alcool.

Elle désigna d'un doigt léger le tableau qu'elle avait fixé tout à l'heure.

– Commissaire, vous voyez cette aquarelle très aérienne d'un chemin forestier. Mon mari l'a accrochée, elle est écrasée par les huiles modernes. Je vais lui demander de l'installer en face de la nostalgie d'automne et sur l'autre panneau les fureurs éclatantes de l'été. Qu'en pensez-vous?

Il décrocha le tableau et le présenta exactement où elle voulait, au-dessus d'une lampe qu'il alluma.

La lumière amplifia sans délicatesse les couleurs de la peinture.

Elle applaudit, ravie.

Il remarqua qu'elle n'avait plus d'ongles à ronger.

Marziano s'était scotché contre la porte, près du téléphone.

– Le jour, dit-elle, elle disparaît dans l'ombre, elle renaît le soir avec l'électricité. Je vais vous confier un secret. Pas un mot à mon mari, il n'est pas averti. Ce sera un complot, j'enlève ce décor, papiers peints, tout. Je suis enceinte de trois mois. Une naissance doit être une renaissance vous ne croyez pas?

– Je le crois madame.

– Donnez-moi un autre whisky.

La sonnette d'entrée le dispensa de refuser.

– Je vais ouvrir, déclara-t-il.

Il se présenta à voix basse au médecin.

– Assassiné, elle ne le sait pas encore! ajouta-t-il. Pour le moment elle a oublié sa mort. Pas de cris, pas de pleurs. Rien.

– Aie, aie, aie.

– Elle a bu un scotch, je n'ai pas cru devoir . . .

– Vous avez bien fait.

Le docteur Deschanel s'avança, les bras ouverts. Cécile

l'embrassa, retint d'abord sa main, puis leva les bras.

– Un complot, grinça-t-elle. Je t' enrôle. Tout cela va exploser. Le petit naîtra dans un monde neuf.

– Tu t'énerves Cécile, prends ces deux cachets. C'est pas pour toi, c'est bon pour le petit.

– Si tu veux.

– Je t'accompagne. Va te reposer.

Elle se dressa, tendit au commissaire une main dont il baisa le bout des doigts.

– N'oubliez pas notre secret! murmura-t-elle.

– Je n'oublierai pas.

Deux pétales se détachèrent d'un bouquet de roses.

Il sortit doucement suivi de Marziano.

©Editions du Choucas